Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 46

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180530

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ront gré de quelques détails sur cette habitation de Cronay, dont Töpffer, dans ses *Menus propos d'un peintre genevois*, nous a fait, sans la nommer, un si poétique tableau et dont il a daté, sur la fin de sa vie, quelques pages* empreintes d'une mélancolie si poignante et pourtant d'une si sereine résignation.

Cronay est à une lieue d'Yverdon et un peu en dehors de la grande route de Moudon; aussi ce grand village n'a-t-il pas une auberge, pas même un cabaret, circonstance qui explique ce que les mœurs de ses habitants ont pu conserver de primitif. C'est à l'entrée du village qu'est la rustique habitation de Töpffer, occupée de père en fils par les parents de sa femme. Sa belle-mère, aimable vieille dame, y passait la plus grande partie de l'année et même parfois des hivers fort rigoureux, ne pouvant se décider à quitter ce séjour bien-aimé et ses bons paysans, charmés par la gaîté de son humeur et quelque peu attirés par son inépuisable générosité. Ces séjours prolongés et solitaires inquiétaient parfois Töpffer. Il lui écrivait avec sa bonhomie spirituelle, en janvier 1842: « Je vous remercie, bien chère maman, de m'avoir adressé de vos nouvelles, et je remercie le bon Dieu de ce qu'elles sont bonnes. Vous dites bien qu'il vous faut le corbin pour clopiner dans votre chaumière, mais vienne le printemps, vous le jetterez dans la Mentua. Je vous assure que quand on prend de l'âge une canne ne messied pas, et d'ici je vous trouve un air de bonne maison à vous appuyer, faute de bras, sur ce petit étai. D'ailleurs vous savez ce mot du Sphinx, que l'homme est un animal qui le matin marche sur ses quatre pattes, à midi sur deux, le soir sur trois. Que votre soir soit seulement paisible, avec du bon café et des salées hospitalières, et je ne vous pleurerai pas trop ce petit inconvénient des trois pattes. Mais si vous voulez nous complaire et vous faire du bien, tâchez, s'il vous plaît, bonne maman, d'être un peu moins étourdie que par le passé. C'est bien temps, écoutez, de prendre un peu de raison et de ne se croire plus dix-sept ans, comme vous faites toujours. Ainsi, pas de vos grands courants d'air, dormez la grasse matinée, soyez sobre, sobre des choses qui ne vous vont pas, et montrez à votre pasteur et à son troupeau que bien qu'à trois pattes, vous faites des pas dans la sagesse. »

Sans l'avoir vue et sans prévoir qu'il la posséderait un jour, Töpffer était déjà attaché à cette *chaumière*, lorsqu'en 1843 la mort de sa belle-mère l'en rendit propriétaire. Ce fut avec une joie d'enfant qu'il en prit possession, qu'il visita son bien, qu'il compta ses arbres et fit mille projets pour embellir la maison tout en lui conservant son air rustique. Habitué dès longtemps à jouir du repos sans se séparer de ses élèves, il les y amena souvent; mais où loger tout ce monde? la grange, le fenil furent mis à contribution, les matelas étendus à terre, et là se renouvelèrent ces scènes burlesques, ces nuits à aventures, bien connues déjà du maître et des élèves, et que Töpffer a décrites avec une gaîté si communicative dans mainte page des *Voyages en zig-zag*.

D'autres fois, si quelque circonstance lui permettait de prendre quelques jours de congé, il s'échappait seul ou avec l'un de ses enfants, et il venait goûter à Cronay un repos d'esprit que ne lui donnaient jamais entièrement les vacances de ses élèves et la responsabilité de conduire dans les montagnes tous ces jeunes étourdis. Ce repos lui était nécessaire, car, bien que déjà malade, il n'avait jamais eu une vie plus active, menant de front la direction de son pensionnat, son enseignement à l'Académie et la publication de ses ouvrages en France. Bientôt la maladie l'obligea d'abandonner peu à peu une partie de ses occupations, et alors Cronay l'attira toujours davantage. Il y fit son dernier séjour dans l'automne de 1845; quoiqu'il se sentit gravement atteint, il ne laissait pas de trouver son plus grand agrément et de passer ses meilleures heures à diriger et surveiller les modestes embellissements qu'il faisait faire à sa petite maison pour la rendre plus habitable et en état d'y recevoir un peu mieux quelques amis. Ces travaux n'étaient pas pour lui un moyen de s'étourdir ou de se dissimuler l'approche d'une mort déjà prévue et acceptée; mais Töpffer avait toujours regardé la vie comme un bienfait et il voulait en jouir aussi longtemps que ses forces le lui permettraient : « Tout menacé que je suis, dit-il naïvement, je bâtis, je plante..... Mes arrière-neveux me devront cet ombrage..... De mon lit, je donne des ordres pour l'an qui vient et je m'assure que j'aurai du bois à brûler pour cinq, pour six ans. C'est fou sans doute, mais c'est sage aussi, car où en serais-je de rompre avec la vie, avant qu'elle ait rompu avec moi! »

Cette rupture n'était pas éloignée pour lui, et lorsqu'il n'avait déjà plus l'espoir d'y revenir, il donna encore une preuve de l'attachement qu'il avait pour cette petite maison de Cronay en exprimant plusieurs fois et jusque dans ses dernières volontés le désir que sa femme ni ses enfants ne fussent jamais tentés de s'en défaire ou de l'abandonner.

Charles TÖPFFER.

* Mélanges. Pensées diverses, à la fin du volume.

Le morceau qui précède, où se peint si bien la douce et saine philosophie de l'auteur des *Voyages en zig-zag*, a été communiqué, en 1865, par son fils, M. Ch. Tœpffer, à MM. Wulliémoz et Jaccard, à Yverdon, qui l'ont publié dans un charmant album intitulé *les Papillons*, auquel nous l'empruntons. A l'imitation des ouvrages de Tœpffer, *les Papillons* rendent compte avec beaucoup de bonheur et d'esprit de courses scolaires faites en 1865 par MM. Wulliémoz et Jaccard, accompagnés d'une vingtaine d'élèves du collége d'Yverdon.

Nous traduisons d'après la *Sonntagsblatt du Bund*, les lignes suivantes qui lui ont été communiquées par M. le professeur Nessler, à Lausanne. Il s'agit d'un trait de mœurs de tribus indiennes, raconté par notre illustre compatriote M. L. Agassiz. Les réflexions qui y sont ajoutées par M. Nessler sont aussi piquantes que le petit insecte qui en fait l'objet.